

DES PEUPLES SANS HISTOIRE ? USAGES SOCIAUX DU PASSE A TIBAU DO SUL (RN)

*THE PEOPLE WITHOUT HISTORY?
SOCIAL USES OF THE PAST IN TIBAU
DO SUL (RN)*

*POVOS SEM HISTÓRIA? USOS SOCIAIS
DO PASSADO EM TIBAU DO SUL (RN)*

Tristan Loloum

tristanloloum@gmail.com

Doutor em antropologia social pela École des Hautes Études en Sciences Sociales (França), e em estudos do turismo pela Universidade de Lausanne (Suiça). Investigador pós-doutorado na Universidade de Durham (UK).

RÉSUMÉ

Cet article traite des représentations du passé à Tibau do Sul, une municipalité côtière du Rio Grande do Norte (RN) célèbre pour sa principale station balnéaire, Praia da Pipa. Fondée sur et des entretiens avec leurs auteurs, l'enquête explore la pluralité des discours historiques et mémoriels ainsi que les luttes sociales sous-jacentes aux différents usages du passé dans la commune en question. Contre une vision romantique et anhistorique transmise à travers le discours touristique, tendant à décrire l'histoire de Pipa avant le tourisme comme celle d'un simple « paisible village de pêcheurs », comme figé dans le temps, l'étude prend appui sur des témoignages d'habitants locaux et sur d'autres monographies de communautés littorales pour souligner le dynamisme intrinsèque de la société locale, et ce bien avant l'avènement du tourisme. Les populations du littoral n'ont pas attendu le tourisme pour prendre part à l'Histoire.

Mots-cléfs: Pipa. Tourisme. Histoire.

ABSTRACT

This article studies the representations of the past in a coastal municipality of Rio Grande do Norte, Tibau do Sul, known for its main resort community, Praia da Pipa. Based on the analysis of local history books and in-depth interviews with their authors, the article explores the plurality of memory and historical discourse in the referred municipality. The paper is built against the common idea - reproduced through tourism discourses - that Pipa was a mere "peaceful fishermen village", as it was stuck in time. Following other monographs written on Brazilian coastal communities, as well oral testimonies from local inhabitants, the study enhances the inherent dynamism of the local society far before tourism development. Coastal people have not waited for tourism to take part in History.

Keywords: Pipa. Tourism. History.

RESUMO

O artigo trata das representações do passado em Tibau do Sul, município costeiro do Rio Grande do Norte conhecido pelo famoso balneário, a Praia da Pipa. Baseada na análise de obras da história local e entrevistas com seus autores, a pesquisa contempla a pluralidade de discursos históricos e memoriais, assim como as lutas sociais subjacentes aos diferentes usos do passado no município. O argumento se constrói contra uma visão romântica e a-histórica - transmitida pelo turismo - que tende a descrever a história de Pipa antes do turismo como àquela de uma “pacata vila de pescadores”, como fixada no tempo. O estudo mobiliza testemunhas de moradores nativos e outras monografias de comunidades litorâneas para salientar o dinamismo intrínseco da sociedade local, já bem antes do turismo. As populações costeiras não esperaram o turismo para tomar parte na História.

Palavras-chave: Pipa. Turismo. História.

DES PEUPLES SANS HISTOIRE ? USAGES SOCIAUX DU PASSE A TIBAU DO SUL (RN)¹

the common people « Social historians and sociologists have shown that were as much agents in the historical process as they were its victims and silent witnesses. We thus need to uncover the history of ‘the people without history’ » (WOLF, 1982, ix-x).

« Un paisible village de pêcheurs » [*uma pacata aldeia de pescadores*] : c’est par cette expression irénique devenue sens commun qu’est habituellement décrite la *Praia de Pipa* (RN) d’antan, par contraste avec l’actuelle station touristique internationale, tumultueuse et cosmopolite. À en croire cette lecture romantique du passé, plus souvent exprimée par de lointains témoins que par les habitants eux-mêmes, les populations du littoral n’auraient connu que la pêche artisanale et la vie harmonieuse de la « communauté ». Or, de deux choses l’une, ces populations n’étaient pas à proprement parler des « pêcheurs » mais plus exactement des « paysans-pêcheurs », comme l’avait remarqué Raymond FIRTH (1966) au sujet de l’économie paysanne des pêcheurs malais. Ensuite, l’économie dite de « subsistance » de ces sociétés n’était aucunement synonyme d’autarcie vis-à-vis des centres économiques². Les populations du littoral étaient au contraire en interaction régulière avec des exploitations agricoles de l’intérieur (*fazendas* et plantations) et avec d’autres villes côtières via notamment le commerce (terrestre et maritime), les déplacements saisonniers liés à la pêche et les migrations climatiques dues aux sécheresses qui poussaient des contingents de paysans (*os retirantes*) à s’exiler en direction du littoral.

Le concept de « communauté » doit lui-même être questionné. S’il est vrai que les villages côtiers ne connaissaient pas les écarts de richesse des centres urbains, ils n’en étaient pas moins hiérarchisés. Aux inégalités internes des villages s’ajoutaient des inégalités externes, transcendant les introuvables contours de la communauté. Ainsi, lorsque l’anthropologue américain Conrad KOTTAK (1992, 48) observe que dans les années 1960, le village côtier d’Arembepe (Bahia) « avait une hiérarchie sociale, mais pas de classes sociales (...) un système social hiérarchisé, mais pas stratifié », il omet de mentionner que le village s’intégrait lui-même dans un système territorial socialement segmenté et en proie à des conflits de classes. S’il n’y avait pas de stratification interne à proprement parler, la communauté d’Arembepe restait considérée comme une catégorie de population subalterne par les élites agraires et urbaines. On ne peut en effet ignorer le fait que le littoral a longtemps été peuplé de groupes marginalisés, souvent contraints de se nourrir d’un océan hostile et de cultiver une terre infertile (DANTAS, 2009).

On ne peut non plus isoler l'espace côtier des grandes luttes paysannes qui se sont jouées au cours du XXe siècle, à quelques kilomètres en retrait, dans les fiefs sucriers en crise de la *zona da mata*. Y compris parmi les sciences sociales, plusieurs interprétations invitent à penser le littoral comme une hétérotopie, un « espace autre » (FOUCAULT, 1984) régi par des règles qui lui sont propres. Le tropisme du littoral comme isolat se retrouve notamment dans des travaux de géographie culturelle (CORBIN, 1989) qui tendent à survaloriser la plage comme « scène » de pratiques balnéaires, aux dépens des « coulisses » politiques, juridiques et économiques de la balnéarité. Pourtant, considérer d'autres échelles territoriales d'action permet bien souvent de mieux comprendre les transformations à l'œuvre sur le littoral : politiques sectorielles dans les domaines de la pêche, de l'environnement, du foncier ou de la marine nationale, circuits immobiliers et touristiques internationaux, etc.

L'imaginaire touristique participe d'un intérêt sélectif envers le littoral en épousant une conception conforme aux attentes de « paysage immaculé » des touristes. L'attention portée sur le rivage par les surfeurs et les plagistes détourne le regard de l'arrière-pays, où se sont jouées pourtant d'importantes luttes historiques (révoltes paysannes, mouvements syndicaux, crises économiques, politiques agricoles, etc.). L'image romantique de la « communauté de pêcheurs » est elle-même souvent utilisée par les autochtones pour se constituer une image de cohésion sociale, somme toute plus valorisante, plus facile à transmettre et moins clivante que le souvenir turbulent des conflits socioterritoriaux, des persécutions politiques et des crises économiques.

Le biais d'une vision « insulaire » des populations côtières est également présent dans certains discours ethnologiques qui, à force de chercher les traces d'une singularité intrinsèque aux « communautés maritimes », omettent parfois de rappeler la variabilité et la diversité des influences et appartenances sociales dont sont composés ces groupes issus de brassages migratoires multiples. La question du « particularisme » des communautés maritimes a fait l'objet de nombreux débats en anthropologie³ cherchant à déterminer si l'organisation de ces communautés était fondamentalement différente des sociétés paysannes (DIEGUES, 1983), en fonction par exemple des modes de production (FIRTH, 1966 ; FORMAN, 1970), de leur insertion dans l'économie capitaliste (WOLF, 1966), de la place de la famille, ou encore des systèmes de croyances associés à l'environnement marin (GEISTDOERFER, 1989). Antonio Carlos Diegues a ainsi veillé à distinguer les « populations littorales » des « populations maritimes », dont les modes de vie sont sensiblement différents du fait des configurations territoriales d'implantation. Alors que les populations littorales sont sédentaires et profitent d'espaces côtiers relativement riches en ressources stables (baies, lagunes, estuaires) leur permettant de combiner pêche et agriculture, les populations maritimes sont moins attachées à l'agriculture (du fait généralement de la pauvreté des sols) et doivent plus souvent s'avancer en haute-mer, voire se déplacer pour accompagner les saisons de pêche et tirer leur revenu (DIEGUES, 1983). Mais ces distinctions catégorielles ne peuvent occulter le fait qu'en pratique, ces populations ont toujours été amenées à se mélanger au gré des migrations, des mariages, du commerce, etc. L'approche historique permet en ces sens de dépasser les limites de l'approche définitionnelle et fonctionnaliste en soulignant le caractère transitoire et pluriel de ces sociétés, constituées autour de circulations constantes entre les mondes agricoles, maritimes et urbains.

La compréhension de l'histoire longue des localités côtières comme Tibau do Sul est importante pour contrer ce que Michel PICARD (2001, 112) appelle une « vision balistique » envisageant le développement touristique comme un « impact ». Penser le phénomène touristique en termes d'impact

revient d'une part à le présenter comme une force de transformation unique et homogène (comme une trajectoire de balle), et d'autre part à sous-entendre l'existence d'une « cible » elle aussi uniforme et surtout statique. Or le tourisme est un phénomène pluriel et les sociétés concernées ne sont jamais immobiles et passives; elles sont dotées de dynamiques de changement propres, qui précèdent et transcendent le développement touristique.

Cette histoire pré-touristique doit être prise en compte si l'on souhaite comprendre les conditions initiales d'appropriation du phénomène touristique. À Tibau do Sul, l'image du « paisible village de pêcheurs » peine à rendre compte de la complexité historique de la région. En associant le village de pêcheurs à une sorte de passé immuable, cette conception à courte vue empêche d'imaginer les habitants autochtones comme des acteurs de cette histoire, donnant ainsi l'impression que le changement ne pourrait venir que de l'extérieur. De même, l'idée de « village » renvoie à l'image d'une communauté soudée et homogène. Or même s'il est vrai qu'il existait de nombreux liens de parenté et de proximité parmi les habitants, il existait aussi des différences sociales et politiques internes. Des inégalités déterminantes par la suite du développement de la municipalité touristique, puisque nombre des élites autochtones ayant émergé grâce au tourisme avaient initié leur chemin d'ascension sociale avant l'avènement de l'activité balnéaire, à travers la pêche, le commerce, l'agriculture ou le négoce foncier.

L'objectif de cet article est donc double. À contre-pied d'un certain imaginaire touristique et ethnologique aboutissant à naturaliser les communautés du littoral en les figeant dans un décor naturel au passé immuable, il vise premièrement à rétablir l'historicité des populations du littoral en rappelant la multiplicité des transformations sociales et politiques ayant affecté ces espaces et ces sociétés. Il vise deuxièmement à montrer comment les récits mémoriels et les interprétations du passé prennent toujours sens dans le présent, aidant ainsi à comprendre les luttes culturelles actuellement à l'oeuvre au sein de la station touristique. On s'appuiera pour cela sur des ouvrages de littérature locale et des entretiens avec leurs auteurs et avec d'autres habitants de la station, en insistant sur la période historique antérieure aux débuts du tourisme dans les années 1970⁴.

Les travaux universitaires sur l'histoire de Pipa et Tibau do Sul sont rares. On peut souligner les mémoires de Tiago CANTALICE (2009) et Jussara AIRES (2012), qui reposent essentiellement sur des sources orales et se limitent à l'histoire du village de Pipa, sans prendre en compte le contexte municipal de Tibau. Le rapport dirigé par Julie CAVIGNAC (2006) sur Sibaúma offre également de précieuses informations historiques sur la région, mais assez peu sur les localités de Tibau et Pipa. D'autres ouvrages d'historiens locaux livrent de bonnes indications historiques et mémorielles : « *Lettres de la plage* » d'Hélio GALVÃO (2006), les témoignages écrits et oraux de Francisco MARINHO (1998), ou encore la « *Pipa du temps de mes grands-parents* » d'Ormuz SIMONETTI (2012). Mais la proximité sociale, sentimentale et politique des auteurs avec leur sujet semble leur ôter la mesure des processus sociologiques à l'oeuvre. Les ouvrages de ces trois auteurs constituent un corpus ambigu, à mi-chemin entre le document historiographique, établi selon certains critères de scientificité, et l'oeuvre mémorielle assumant pleinement la part d'affects et de nostalgie qui la compose. Il importe donc d'aborder ces récits historiques de manière critique en essayant d'objectiver les luttes de légitimité dont ils sont le signe. Les positions et trajectoires de ces auteurs par rapport à Tibau do Sul déterminent en grande partie leurs points de vue sur le passé : fils d'un instituteur de campagne de la région de Tibau, Hélio Galvão était un avocat et ethnologue devenu conseiller du gouverneur Aluiso Alves, hostile à l'oligarchie

agraire potiguare⁵ ; Francisco Marinho est quant à lui un descendant des familles d'agriculteurs-pêcheurs natives de Pipa ; tandis que Ormuz Simonetti est un descendant de l'élite sucrière implantée de longue date sur le Littoral Sud du RN. Tous trois attachés aux localités de Tibau et Pipa, appartenant à des milieux plutôt privilégiés de la société *tibauense*, leurs parcours professionnels ou académiques les prédisposent aussi à un regard différencié sur l'histoire locale.

Pour ce travail, j'ai également adopté un point de vue comparatif en mobilisant trois monographies réalisées dans la deuxième moitié du XX^e siècle au sujet d'autres villages côtiers brésiliens, en particulier *The Raft Fishermen* (FORMAN, 1969) en l'Alagoas, *Assault on Paradise* (KOTTAK, 1992) dans la Bahia, et *A Dívida Divina* (LANNA, 1995) dans le Rio Grande do Norte. Bien que décrivant des populations apparemment similaires (trois villages côtiers du Nordeste), ces études témoignent de la grande variabilité des configurations locales en fonction des conditions géographiques, politiques et historiques particulières. Alors que Shepard Forman analyse une communauté de pêcheurs (Coqueiral) contrôlée de manière autoritaire par des petits chefs locaux [*local bigwigs*] – des leaders du syndicat des pêcheurs et planteurs de cocotiers – monopolisant les échanges commerciaux avec le marché extérieur, Conrad Kottak observe une communauté (Arembepe) qu'il qualifie de « paradisiaque⁶ », dotée d'une forte « idéologie égalitaire » et préservée de la violence politique des élites traditionnelles du fait de son éloignement des centres de pouvoir et de son activité indépendante de commerce de poisson. Dans les deux cas, la dépendance vis-à-vis des élites économiques et politiques locales (grands propriétaires terriens, élus, commerçants) apparaît comme un facteur déterminant. Là où les paysans-pêcheurs de Coqueiral ont clairement intériorisé une condition d'infériorité et s'adressent aux étrangers comme s'ils s'adressaient à des « seigneurs » (en baissant le regard et multipliant les formules révérencieuses), ceux d'Arembepe semblent n'avoir jamais acquis une telle éthique de soumission⁷ jusqu'à l'arrivée d'une grande entreprise pétrolière et du tourisme. Les habitants de Pipa se trouvent dans une situation encore différente de celle d'Arembepe et Coqueiral : à la fois proches des maîtres de plantation auxquels ils ont liés par les sociabilités politiques et la villégiature, les terres de Pipa n'intéressaient pas les grands propriétaires sur le plan agricole et l'activité maritime offrait aux villageois une certaine autonomie économique vis-à-vis d'eux. Pour reprendre une typologie de FORMAN (1975), les *pipenses* étaient davantage engagés vis-à-vis des élites agraires dans une forme de « clientélisme patronal » plutôt que de « dépendance patronale⁸ ». L'autonomisation municipale de Tibau do Sul obtenue en 1963 sous l'influence d'Hélio Galvão (voir ci-dessous « L'héritage d'Hélio Galvão ») a également permis aux habitants de Tibau et Pipa de se libérer de l'emprise des « colonels » de Goianinha, tout en laissant le champ libre à l'émergence de nouveaux patrons locaux. Pour comprendre ces dynamiques particulières, il faut aussi s'intéresser aux évolutions du monde maritime, mais aussi à celles de l'environnement rural de Tibau do Sul, en particulier celles qui ont eu lieu en marge des plantations sucrières, présentes en nombre dans cette région et soumises à de fortes pressions sociales tout au long du XX^e siècle. C'est pourquoi la référence à des travaux d'anthropologues brésiliens comme Afrânio GARCIA JR. (1989), Beatriz HEREDIA (1979) et Lygia SIGAUD (1980) est importante pour comprendre les transformations sociales à l'œuvre dans le Nordeste suite au déclin des moulins à sucre traditionnels et de l'autorité seigneuriale qu'ils incarnaient.

ÉRUDITION ET GOÛT DU PASSÉ

Il existe peu d'informations systématiques sur l'histoire de la région de Tibau et Pipa. Les meilleures données dont nous disposons à l'heure actuelle ont été produites par des « érudits locaux⁹ » : Hélio GALVÃO (1999, 2006) pour ce qui concerne l'histoire de Tibau avant les années 1980, Francisco Marinho pour ce qui concerne l'histoire des *natifs* de Pipa, et Ormuz SIMONETTI (2012) pour ce qui concerne l'histoire des *estivants* à Pipa. Ce qui distingue ces travaux d'érudition d'ouvrages d'historiens classiques, ce n'est pas tant la méthode utilisée (qui oscille entre l'inventaire systématique, méticuleusement référencé, et le récit nostalgique d'un « âge d'or » révolu) que l'ancrage local de leur pratique historique. Comme le souligne Benoît de L'ESTOILE (2001), « le goût du passé » des érudits locaux est toujours sociologiquement situé. On doit dès lors s'interroger sur le rôle des récits historiques dans les processus de construction des identités individuelles et collectives. Les manières de raconter l'histoire ou de se positionner par rapport aux récits nous donnent en effet de bonnes indications sur la place des individus dans l'espace social. Autrement dit: « parler du passé, c'est aussi parler du présent » (L'ESTOILE, 2001, 123). L'objectif de cette section est donc de resituer les producteurs dominants de la connaissance historique locale dans l'espace social de Tibau do Sul. Je me suis intéressé à quatre personnages connus pour leur investissement intellectuel envers Tibau do Sul et Pipa : Ormuz Simonetti, Francisco Marinho, Hélio Galvão et son fils Dácio Galvão. Tous les quatre ont une longue attache personnelle (au moins depuis leur enfance) avec Tibau ou Pipa et ont déjà publié sur la région. Leur histoire est d'une certaine manière l'histoire d'une « fraction éduquée » de la population locale. Ils la racontent avec un style partagé entre la nostalgie mémorielle et l'objectivation historique, en veillant à se distinguer de l'histoire populaire contenue dans les généalogies spontanées et autres légendes transmises de façon orale.

LE MÉMORIALISTE PANÉGYRIQUE

Lorsqu' en juin 2011 je contacte Ormuz Barbalho Simonetti pour parler de ses chroniques¹⁰ sur la villégiature à Pipa, il me reçoit à l'Institut Historique et Géographique du RN, un imposant bâtiment de style colonial situé en plein cœur historique de Natal entre l'ancienne Cathédrale et le Palais de la Culture, ancien siège du gouvernement étatique. Assis dans un vieux fauteuil en cuir derrière un imposant bureau couvert d'une nappe brodée, Ormuz Simonetti incarne fièrement son double statut de président de l'Institut de Généalogie du RN (une institution qu'il a lui-même fondée en 2009) et vice-président de l'Institut Historique et Géographique (IHGRN). Né en 1950, il a longtemps travaillé pour l'antenne régionale de la Banque du Brésil (section crédit agricole), il profite désormais de sa retraite pour s'investir dans les sociétés savantes *potiguares*, marquant ainsi son appartenance statutaire au monde de la culture. Avant de commencer l'entretien, il me tend son dernier ouvrage *Généalogie des troncs familiaux de Goianinha – RN* (SIMONETTI, 2008), un imposant volume de quelque 600 pages composé exclusivement de listes généalogiques des familles de la noblesse de Goianinha : les Grilo, Barbalho, Simonetti, Fagundes, Araujo Lima, Carvalho. Pour réaliser ces généalogies, il me confie avoir été obligé d'utiliser un logiciel développé par des mormons : « c'était le seul programme qui permettait de traiter autant de relations endogames ». L'endogamie était une stratégie courante parmi les familles *potiguares* pour éviter la fragmentation du patrimoine :

« Mon frère, vois-tu, c'est aussi mon cousin... [Comment ça ?] Oui, mon père a épousé une femme avec laquelle il a eu mon frère, mais elle est décédée. Du coup, il a épousé sa sœur à elle, ma mère. C'est pour ça que je dis que mon frère est aussi mon cousin. [Oui en effet c'est...] C'était des choses courantes à l'époque. La parenté, c'était un moyen de garder le patrimoine au sein de la famille en dépit des distances... Parce que beaucoup de cousins étaient éparpillés dans le *sertão*, un peu partout... » (Ormuz Simonetti, entretien du 24.04.2013)

Son témoignage m'évoque l'article de Linda LEWIN (1979) sur les « implications de l'organisation de la parenté sur les politiques à base familiale [*family-based politics*] dans le Nordeste brésilien » dans lequel elle analyse les stratégies d'alliances matrimoniales de l'oligarchie de l'État de Paraíba. La descendance bilatérale couplée à une forte endogamie et à la dimension relativement petite de l'élite politique permettant aux individus appartenant à l'aristocratie paraibanaise d'établir une affiliation de parenté avec presque n'importe quel autre aristocrate de la région (LEWIN, 1979, 265). Les mariages entre cousins croisés matrilatéraux, entre cousins parallèles patrilatéraux, entre oncles et nièces, ou entre beaux-frères et belles-sœurs [*conjunhados*] étaient en effet des stratégies courantes de reproduction du pouvoir économique et politique au début du siècle¹¹. Cette endogamie stricte a progressivement laissé place à une « exogamie limitée » pour répondre aux lois juridiques nouvellement créées prohibant les alliances consanguines, et aussi pour recruter (par mariage exogamique) de « talentueux étrangers » utiles aux stratégies de « diversification économique » des familles¹².

Après avoir affirmé son ancrage dans les sociétés savantes (en évoquant son statut de vice-président de l'IHGRN et de « membre actif » de plusieurs sociétés académiques) et dans l'aristocratie de Goianinha (en publiant la généalogie de sa famille), son récit personnel de la villégiature traditionnelle des Barbalho et des Simonetti à Pipa apparaît comme un moyen de se construire une légitimité historique locale dans la station où il passe désormais la majeure partie de son temps. Publié à compte d'auteur, le livre témoigne d'un souci pressant de reconnaissance. Jalonné de louanges à l'égard de personnages locaux et d'amis *estivants*, l'ouvrage est préfacé par pas moins de huit amis de l'auteur et chaque chronique fait l'objet de plusieurs « appréciations de lecteurs » extraites de son blog personnel. Dans la notice biographique de la troisième de couverture, Ormuz Simonetti prend soin de lister chacune de ses affiliations institutionnelles, professionnelles et académiques (douze en tout). Au-dessus du texte, il pose en photo avec sa robe de cérémonie aux couleurs de l'IHGRN. Avec les *Letras de la Plage* d'Helio GALVÃO (2006), qui traitent plus spécifiquement de Tibau et Cabeceiras, et du livre de Francisco MARINHO (1998) sur la cartographie coloniale de Pipa, le livre d'Ormuz est l'un des rares ouvrages traitant directement sur l'histoire de Pipa au XX^e siècle.

L'HISTORIEN AUTOCHTONE

Francisco Marinho est de nature plus discrète. Né en 1952 et élevé à Pipa, il descend de personnalités influentes dans le village. Nous nous rencontrons dans la maison familiale à Natal où il vit avec ses parents et d'autres membres de la famille profitant de ce pied-à-terre dans la capitale pour envoyer leurs enfants à l'école ou les personnes âgées à l'hôpital. Nous réalisons les entretiens dans la salle à manger en migrant régulièrement dans une annexe où des centaines d'ouvrages sont entreposés sur des étagères métalliques. Il a pour projet de fonder une bibliothèque à Pipa, mais n'a pas encore trouvé les soutiens politiques nécessaires. Propriétaire de la *Fazenda Galhardo*, son grand-père

était l'interlocuteur privilégié entre la communauté de Pipa et l'élite régionale basée à Goianinha. Ancien enseignant d'histoire à l'Université Fédérale du RN et archiviste de l'Institut d'Histoire et Géographie (ce même Institut dont Ormuz Simonetti est vice-président), Francisco se définit davantage comme un « technicien » de la recherche historique¹³. Lorsque j'évoque l'ouvrage d'Ormuz Simonetti sur Pipa, Francisco Marinho ne cache pas sa désapprobation :

« C'est plein de mensonges, il y a beaucoup de gens qui le disent à Pipa. Quand j'ai lu son blog, ça m'avait déjà énervé parce qu'au début, il l'avait appelé « *La Praia de Pipa de mes grands-parents* » : comme si Pipa appartenait à ses grands-parents. Parce que les *estivants* se prenaient un peu pour les maîtres des lieux, comme si c'était leur jardin... » (Francisco Marinho, entretien du 19.06.2012)

Les conflits d'interprétation historique font ressurgir d'anciens antagonismes entre l'élite culturelle des *estivants* issus de l'aristocratie sucrière (incarnée par Ormuz Simonetti) et la fraction éduquée de la population native de Pipa (incarnée par Francisco Marinho). Lorsqu'il s'agit de parler de Pipa, le goût de Francisco Marinho pour les archives se mêle au souci de faire vivre l'héritage familial, en particulier celui de son père Antonio Pequeno, poète populaire local bien célèbre à Pipa¹⁴. Lorsqu'il parle de l'histoire de Pipa, son récit est truffé de références familiales. Auteur d'un livre sur la « Cartographie de Praia de Pipa au XVI^e et XVII^e siècle » (MARINHO, 1998) dans lequel il a répertorié les noms successifs donnés à Pipa par les cartographes coloniaux, Francisco a également édité plusieurs livres de poèmes, de contes et mémoires issus de l'histoire orale des membres de sa famille (MARINHO, 2007 ; COSTA, 2002).

L'HÉRITIER D'HÉLIO GALVÃO

Le personnage culturel le plus emblématique de Tibau do Sul est sans aucun doute le juriste Hélio Galvão (1916-1981). Il est l'auteur des « Lettres de la Plage » [*Cartas da Praia*], un ensemble de chroniques publiées dans la Tribune du Nord entre 1967 et 1980. Il a également été l'artisan de l'autonomie municipale en 1963. Né en 1916 à Tibau d'un père enseignant¹⁵ qui deviendra directeur de la première école ouverte à Tibau, en 1923, Hélio Galvão est l'un des premiers jeunes de Tibau à s'être formé dans le système scolaire traditionnel (COSTA, 2007). Il continue ses classes à Goianinha puis entame des études de Droit à Natal. Il s'investit en politique (sans pour autant parvenir à se faire élire) et devient conseiller d'Aluisio Alves, le gouverneur du RN de 1961 à 1966 et une figure centrale de la politique *potiguare* pendant de nombreuses années. Outre ses fonctions politiques et juridiques, Hélio Galvão est aussi un érudit. Passionné d'histoire, de sociologie, d'ethnologie, de droit et de religion, il publie nombre d'ouvrages et d'articles, aussi bien journalistiques que scientifiques et littéraires¹⁶. Il est par ailleurs fortement investi dans les institutions académiques et culturelles. Il est président de la première fondation culturelle du RN (Fondation Culturelle José Augusto) et cofondateur de la première Faculté de Philosophie de l'université de Natal. C'est grâce à ses soutiens politiques qu'Hélio Galvão parvient à convaincre les instances étatiques de signer l'autonomisation municipale de Tibau do Sul en 1963. Bien qu'il réside à Natal pour le travail, Tibau do Sul est resté sa « petite patrie » (COUSIN, 2011) où il retourne dès qu'il en a l'occasion. Les *Lettres de la Plage*, dans lesquelles il décrit de façon très personnelle les us et coutumes des habitants de ce territoire, relèvent d'un « portage symbolique » similaire à celui étudié par Saskia Cousin au sujet du folkloriste Jacques-Marie Rougé en Touraine : « il invente un pays qui fait coller le territoire affectif de son enfance et les frontières administratives du département » (COUSIN, 2011, 75). Cette connexion étroite entre l'intérêt

affectif et littéraire d'Hélio Galvão et la délimitation administrative de Tibau do Sul en 1963 est évoquée par son fils Dácio Galvão :

« Sa relation avec Tibau, peut-être que Lacan ou Freud pourraient l'expliquer : à 19 ans, il écrit une monographie qui s'intitule « Goianinha », avec des chapitres assez basiques dénommés « Géographie », « Histoire Ecclésiastique », « Histoire Génétique », des relevés généalogiques de la région. (...) Tout cela pour créer une base identitaire d'information sur Tibau. Parce qu'à l'époque, Tibau appartient encore à Goianinha. La lecture que j'en fais c'est que, dans sa tête, ce qu'il a défini comme Tibau s'explique en 1963, avec la délimitation géographique. Ce découpage géographique, ça correspondait à ce qui l'intéressait. Il l'a bien montré ensuite dans les *Cartas da Praia*. Dans une chronique, il dit qu'il a défini ces limites à partir de ses expériences de l'enfance... C'est quelque chose de très poétique. [Tu veux dire que les limites de Tibau correspondent à une sorte de territoire sentimental ?] C'est exactement ça : la limite géographique, c'est le territoire sentimental qu'il s'est créé quand il était enfant et adolescent ». (Dácio Galvão, entretien du 21.01.2014)

Né en 1957, Dácio Galvão est le digne successeur de son père. Président de la Fondation Culturelle Hélio Galvão, il a hérité de son fonds bibliographique et s'occupe de rééditer ses œuvres les plus connues. Ancien journaliste, ex-hippie passionné par le tropicalisme¹⁷, il semble se distinguer de l'idéologie plutôt conservatrice de son père. Pourtant, il suit la même ligne partisane qu'Hélio Galvão en travaillant auprès de la famille Alves, tout d'abord au cabinet du député fédéral Henrique Alves (PMDB), puis dans l'équipe municipale de Carlos Eduardo Alves (PDT). Aujourd'hui directeur de la Capitainerie des Arts de Natal, récemment nommé Conseiller de la Culture de la Ville, il est devenu ce qu'on pourrait appeler un « entrepreneur institutionnel de la culture ». Il se montre intransigeant à l'égard de ceux qui négligent l'héritage intellectuel de son père. C'est le cas d'Ormuz Simonetti, qui ne mentionne l'auteur dans aucun de ses livres :

« Ormuz, par exemple, dans son livre de généalogie (que j'ai trouvé ridicule), il ne cite pas Hélio. Je vais te le dire sans détour : Ormuz n'a pas les capacités ni la densité pour être chercheur (...). Ne pas être d'accord avec Hélio c'est une chose, mais ne pas le citer c'en est une autre. Je n'ai rien contre son idéologie religieuse de droite. Qui je suis pour juger ? Je ne suis pas historien et je ne suis pas à sa place, mais c'est quelque chose qui me reste en travers de la gorge. Sur le plan documentaire, [Hélio] était un grand chercheur. Il ne faisait pas une histoire dialectique, il n'avait pas de base marxiste. Mais Olavio Medeiros Filho, un grand historien (qui est décédé déjà), a dit : « pour l'histoire coloniale, principalement sur l'occupation hollandaise et portugaise, le document de référence c'est l'*Histoire de la Fortaleza dos Reis Magos*, d'Hélio Galvão ». Il y a certes des points à revoir, mais c'est un travail conséquent... Ormuz, c'est de l'invention ! » (Dácio Galvão, entretien du 21.01.2014)

L'antagonisme entre Dácio Galvão et Ormuz Simonetti renvoie à d'anciennes fractures politiques au sein de l'élite régionale qui remonte au moins depuis les années 1950. Les élites de Goianinha (dont Ormuz Simonetti est un héritier) et Hélio Galvão s'appuyaient sur des forces politiques antagonistes : alors qu'Hélio Galvão prit le parti des Alves (PMDB), les élites de Goianinha penchèrent davantage du côté des partisans de Dinarte Mariz et de la famille Maia. La création de Tibau do Sul (1963) est emblématique de ces divergences :

« Quand Hélio a proposé de créer la commune de Tibau, Paulo Barbalho de Goianinha s'y est opposé. Il a commencé à travailler contre le

démembrement de Goianinha et Tibau. Mais Hélio s'est battu politiquement et a gagné. Il a réussi à faire approuver le projet d'émancipation. [Mais pourquoi Paulo Barbalho était-il contre la création du municipal ?] Parce que – c'est moins le cas aujourd'hui, car Pipa s'est globalisée – la famille Simonetti, Barbalho (certains sont même de lointains cousins), les anciens, ils considéraient Pipa comme leur propre plage particulière ». (Dácio Galvão, entretien du 21.01.2014)

Dácio Galvão a aussi des projets personnels pour Tibau do Sul, où il possède toujours une résidence secondaire à Cabeceira, sur les terres de sa famille. Avec l'appui de l'ex-maire Valmir Costa, il a notamment voulu lancer le projet de création du Musée Hélio Galvão de Tibau do Sul. La construction de cet édifice original – construit en forme de navire pour honorer la mémoire des pêcheurs qu'Hélio admirait profondément – a démarré sous la gestion de Valmir (2004-2008), mais a été arrêtée avec l'alternance de gouvernement municipal (2008-2012). Les travaux ont repris en 2013 suite à l'élection de Valdenício, le frère de Valmir, sans pour autant aboutir.

Comme son père, Dácio Galvão s'intéresse à la culture « populaire » de Tibau do Sul ; mais pas n'importe laquelle, celle du *coco de roda*, du *pastoril*, du *romanceiro*, du *zambê*, des arts populaires « classiques » des intellectuels du RN (LINS, 2009, 28-29). Selon lui, la véritable « culture » de Tibau do Sul se trouve dans les districts du « bord du lac » – Cabeceira et Pernambuco – qui s'avèrent justement être ceux situés à proximité de la maison familiale des Galvão.

« Maintenant, l'aire culturelle forte de Tibau, consistante, elle se situe au bord du lac. Elle n'est pas à Tibau, ni à Pipa, ni à Sibaúma (même s'il y a les Noirs), ni à Umari. Elle est à Pernambuco et Cabeceira, là où il reste encore tout une tradition orale consistante. Tu as du *pastoril*, tu as du *coco*, du *coco de roda* et de *zambê*, et tu as quelques chanteuses de *incelências*, des chants morts. Et tu as aussi le *macumbeiro* là-bas, le gars qui « travaille » encore, il ne le sait pas, mais il chante des points de *jurema*, ce syncrétisme qui mélange la contribution indigène, afro et la magie blanche européenne, qui est le syncrétisme le plus authentique du Nordeste. (...) J'ai documenté tout cela pour l'emmener au Musée de la Culture Populaire... ». (Dácio Galvão, entretien du 21.01.2014)

À l'instar de Mario de Andrade qui déjà en 1929 transcrivait les paroles et mélodies du « chant séducteur » de Chico Antonio (COSTA, 2004), ou encore des « Missions de Recherche Folklorique » des années 1938-39 (ALVARENGA, 2002, 16), Dácio Galvão publie plusieurs livres et enregistrements musicologiques sur les danses folkloriques locales : le *pastoril* de Mestra Lídia, le *coco de roda* de Mestre Pedro Benedito, le *zambê* de Mestre Mário, etc. Il fait cela dans le cadre du Projet *Nation Potiguare*, un projet mené dans le cadre de la Fondation Hélio Galvão.

Par ailleurs, chaque année depuis 2009, Dácio Galvão organise le Festival Littéraire de Pipa (FLIPIPA), une rencontre d'auteurs d'envergure régionale et nationale inspirée du renommé FLIPA de Paraty (célèbre station balnéaire au sud de Rio de Janeiro). Contrairement à l'historien local Francisco Marinho, Dácio Galvão éprouve beaucoup moins de difficultés à trouver des partenaires institutionnels pour ses projets. Aussi bien au niveau local à travers la municipalité ou l'association des hôteliers, qu'au niveau étatique à travers les institutions culturelles, il dispose de bons soutiens politiques. Il profite notamment des puissants réseaux de l'oligarchie des Alves : la chaîne *InterTVCabugi*, le journal *Tribuna do Norte*¹⁸ ou encore l'entreprise de construction civile ECOCIL, tous trois sponsors du FLIPIPA. ECOCIL est la plus grande entreprise de construction civile du RN, propriété de la famille

Bezerra, une puissante lignée politique du RN alliée des Alves. Son fondateur, Teodorico Fernando Bezerra fut sans doute le « Colonel » le plus célèbre du RN¹⁹. Son neveu Bezerra, qui assumait la direction de l'entreprise pendant de longues années est bien connu des milieux politiques : ministre de l'Intégration Nationale entre 1999 et 2001, président de la Confédération Nationale de l'Industrie de 1995 à 2002, leader du gouvernement Fernando Henrique Cardoso au Sénat, il a longtemps été un allié proche des Alves et de leur parti, le PMDB. La femme de Fernando Bezerra, la photographe Candinha Bezerra, est l'une des principales organisatrices du FLIPIPA au côté de Dácio Galvão, ce qui peut aussi expliquer la sympathie d'ECOCIL à l'égard de l'évènement. Cette articulation du FLIPIPA de Dácio avec « l'oligarchie *potiguare* » est mal perçue par certains acteurs culturels de Pipa, à l'image de Tito Rosemberg (éminent journaliste d'aventure et photographe, président de l'association écologiste de Pipa), qui regrette le manque de concertation des organisateurs avec la population locale :

« Dácio a fait venir un festival « parachutiste » ici, parce qu'on dirait qu'il est arrivé à Pipa en parachute, sans aucun lien avec la ville. Ici, il fait comme s'il louait une maison : il organise un évènement littéraire énorme sans établir aucun contact avec les personnes de la ville qui travaillent sur la littérature ! Il n'est même pas venu voir Cíntia, celle qui possédait le Book Shop. Elle adore les livres. Il n'a même pas proposé de l'insérer dans l'évènement, alors que Pipa est une des rares villes de cette taille avec un book shop, un endroit où on échange des livres, où on discute littérature spontanément. [...] Lui il ne sait que travailler avec les réseaux institutionnels. Il est un homme du monde, pas un gars de la base, tu vois... » (Tito Rosemberg, entretien du 16.02.2014)

C'est notamment l'une des raisons qui a poussé Jack d'Emilia (producteur culturel italien résidant à Pipa depuis plusieurs années, également investi dans l'association écologiste) à organiser le Festival Alternatif de Pipa (FLIPAUT) en partenariat avec les ONG, libraires et écoles locales. Jack et Tito sont de nouveaux acteurs culturels de Pipa : le premier, de nationalité italienne, est arrivé à Pipa dans les années 1990 et travaille dans le tourisme et la production culturelle, le second est originaire de Rio de Janeiro et s'est installé dans les années 2000 pour prendre sa retraite. Tous deux sont très engagés politiquement (à gauche) et se montrent très critiques à l'égard des élites locales (en particulier Tito), qu'ils dénoncent pour leurs pratiques « clientélistes » et leur « incompétence ».

On voit bien ici se dessiner les lignes de fracture sociale autour des récits historiques et des manifestations littéraires : l'historien *natif* sans articulation politique (Francisco) face à l'érudit bien né, paré des honneurs des sociétés académiques (Ormuz) ; les descendants du pôle « conservateur » de l'élite régionale (Ormuz) face à ceux du pôle « progressiste » (Dácio) ; les élites culturelles cosmopolites de Pipa (Tito et Jack) face à l'*héritier* de l'élite culturelle régionale (Dácio).

LES RÉCITS DES ORIGINES

Les enjeux sociaux d'appropriation du passé sont aussi perceptibles dans les manières de raconter la fondation de Pipa et Tibau²⁰. Contre les prénotions historiques, ces différents récits sont autant d'occasions de saisir le dynamisme social et économique de la région bien avant le développement touristique.

TIBAU DO SUL, UNE HISTOIRE « ENTRE DEUX EAUX »

Le nom de « Tibau » est habituellement attribué à l'héritage indigène : « Ty-pao » en langue tupi signifierait « entre deux eaux », entre l'Océan et le lac de Guarairas. Les rives du lac de Guarairas étaient en effet peuplées de villages tupi, et d'autres toponymies de la région en portent encore la marque linguistique : les noms des cours d'eau (*Jacu, Trairi, Guarairas, Catu, Curimatau*), des villages (*Canguaretama, Papari*²¹, *Manimbu, Munim, Piau, Sibaúma, Umari, etc.*), etc. Pourtant, cette version défendue par le folkloriste et historien *potiguar* Câmara Cascudo, est contestée par Hélió Galvão qui affirme que le nom est d'origine portugaise :

« Tibau ne figure pas sur la cartographie des premiers siècles, il n'y a pas de référence spécifique antérieure au XVII^e siècle. Ce n'est pas un mot tupi. Le Brésil était encore à découvrir et il y avait déjà beaucoup de gens avec ce nom de famille. Le vocable est d'origine portugaise, plusieurs familles portent ce nom remontant à une ancienne racine germanique. C'est le même qui apparaît dans le français Thibault, qui vient de Theodobaldus. De même que l'anglais Baldwin ». (GALVÃO, 2006, p. 334)

L'écrivain évoque plusieurs familles nobles du Portugal portant le nom de Tibau ainsi que divers officiers coloniaux à d'autres endroits du Brésil. On devine ici les enjeux symboliques derrière ces interprétations concurrentes. Là où le folkloriste passionné d'ethnographie indigène pensait spontanément à l'héritage tupi, Hélió Galvão redore le blason de la ville en lui trouvant une ascendance européenne, a fortiori germanique :

« De toute évidence, personne ne pourra plus dire que Tibau est un mot d'origine tupi. C'est du portugais légitime. Et si on voulait avec une certaine pétulance donner la racine dont il provient, nous dirons qu'il est de pure souche germanique ». (GALVÃO, 2006, p. 335)

Le tourisme induit une sélection spécifique des savoirs locaux. Il est intéressant de noter que dans les courts descriptifs officiels et touristiques, ce qui est mis en avant, ce n'est ni l'étymologie tupi, ni l'origine luso-germanique, mais bien le mythe des « deux eaux », qui colle bien à l'image touristique d'une ville située entre les eaux de la Mer et du lac de Guarairas.

L'histoire du village de Tibau est de plus étroitement liée au lac. S'il est aujourd'hui l'une des principales attractions touristiques et une ressource naturelle importante pour les pêcheurs et éleveurs de crevettes locaux, il fut aussi à l'origine de tragédies fondatrices. À en croire la cartographie coloniale, le lac était autrefois fermé, séparé de l'Océan par une large bande de terre²². À la saison des pluies, le niveau de l'eau pouvait monter brutalement, inondant les villages voisins et les cultures. C'est la raison pour laquelle en 1890, à la demande des maîtres de plantations sucrières voisins, le gouvernement de l'État fit ouvrir un canal pour réguler le débit d'eau et faciliter l'accès à la mer. Régulièrement obstrué, le canal fit l'objet de nouveaux travaux d'élargissement en 1915 et 1923 pour atteindre une largeur de 10 mètres de large et 800 mètres de long (GALVÃO, 1999, 107). Mais en 1924, une gigantesque inondation emporte le village de Tibau située sur la rive en arrachant des pans entiers de la côte²³. Le village de « Tibau n°1 » – comme il est parfois désigné – est rayé de la carte et doit être reconstruit un peu plus haut, à la place de l'actuel village de Tibau (« Tibau n°2 »). Cet épisode traumatique est profondément ancré dans le souvenir des habitants.

Politiquement, le pourtour du lac de Guarairas a longtemps été sous contrôle jésuite. Pendant les 150 premières années de la colonisation, Natal est le seul municpe de toute la Capitainerie à être doté d'autorités civiles. Le reste du territoire est mis sous tutelle militaire et religieuse. Les Jésuites ont la charge d'évangéliser et de fixer les populations indigènes (CAVIGNAC, 2003) tandis que la sécurité du territoire est assurée à partir de fortifications militaires. Les habitants de la région de Tibau sont d'abord placés sous la responsabilité de la mission de *São João Batista de Guarairas*. Les premières instances administratives sont mises en place en 1760 lorsque *São João Batista* est rebaptisé *Vila de Arês*. Les localités voisines – *São José de Mipibu*, *Vila Flor* et *Goianinha* – sont également dotées d'administrations, et les Jésuites sont expulsés du pays (CASCUDO, 1965). En 1832, quelques années après la déclaration d'indépendance, *Arês* est intégrée à *Goianinha* qui devient une commune et une comarque judiciaire. A l'époque, les limites administratives qui correspondent à l'actuel municpe de Tibau do Sul n'existent pas encore et les populations vivent sous la tutelle politique de *Goianinha*. Tibau est élevé au rang de « district²⁴ » en 1953 et devient « Tibau do Sul » [Tibau du Sud] en 1958 pour se distinguer d'un autre Tibau situé au nord de l'État *potiguar*. Tibau do Sul devient une municipalité autonome en 1963 sous l'effet conjoint de l'accroissement de la population, d'une économie halieutique florissante, et surtout de l'influence politique de son plus illustre habitant, Hélió Galvão, premier conseiller d'Aluísio Alves, qui est alors Gouverneur de l'État et mène une politique municipaliste. Les seuls revenus de la pêche ne peuvent expliquer à eux seuls une telle ascension. Il faut aussi considérer le contexte politique particulier et l'époque et la fascination particulière d'Hélió Galvão pour sa terre natale, qui vont permettre à Tibau de prendre son indépendance politique vis-à-vis de *Goianinha*. Le travail de « portage intellectuel » effectué à travers ses ouvrages historiques et ethnographiques (*Goianinha*, *O Mutirão no Nordeste*, *Romanceiro*, *Cartas da Praia*), dans lesquels il analyse attentivement l'histoire et les coutumes de la région, peut en ce sens être interprété comme une façon de construire une légitimité historique et culturelle au territoire de Tibau do Sul. Ainsi, 40 ans après avoir été totalement englouti par les eaux, Tibau do Sul devient une municipalité autonome dotée d'un exécutif propre et d'une chambre législative. Ce fait historique va s'avérer déterminant par la suite puisqu'il permettra à une élite locale émergente de s'affirmer grâce au contrôle des institutions et des recettes fiscales locales. L'autonomisation administrative du municpe de Tibau do Sul en 1963 est un évènement majeur de l'histoire locale, car elle permet aux leaders locaux de se défaire de la tutelle politique des élites de *Goianinha* et d'accéder plus directement aux transferts de ressources fédérales. Cette redistribution institutionnelle accélère l'émergence de nouvelles catégories sociales et une redistribution du pouvoir. L'émancipation municipale est fondamentale pour comprendre la composition actuelle des élites *natives* de Tibau do Sul.

PIPA, VILLAGE DE PÊCHEUR OU PORT MARITIME ?

Pipa n'a jamais été qu'un simple « village de pêcheur ». De fait, la pêche est peu présente dans les quelques sources dont on dispose sur l'histoire ancienne de Pipa (avant le XX^e siècle). Celles-ci mettent davantage l'accent sur le transport maritime (de bois, de ricin, de sucre) et l'agriculture. Si donc la pêche a pu constituer une source non négligeable de revenus – en particulier à partir de la seconde moitié du XX^e siècle avec la modernisation du secteur – il est clair que cela n'a jamais été l'unique activité économique locale. Il est important de saisir cette diversité économique, car elle induit en retour une diversité de groupes sociaux et de flux migratoires. Au-delà de l'idée commu-

nément défendue par les *natifs* selon laquelle les anciens habitants formeraient « une seule et même grande famille », on constate en réalité que la parenté entre les diverses familles *natives* de Pipa est beaucoup plus plastique qu'il n'y paraît. Derrière les quelques patronymes récurrents – Marinho, Costa, Silva, Fidelis, Borges, Barbosa – se trouve en réalité un réseau à la fois vaste et fragmenté fondé sur des liens faibles entre familles issues d'un intense brassage migratoire depuis la colonisation. Pipa semble ainsi avoir été tout le contraire d'un village homogène et statique.

Les multiples désignations de Pipa indiquent que le lieu était couramment visité par les marins de passage. Qu'ils soient indiens ou européens, ce sont eux qui lui ont donné ses premiers noms. Dans la cartographie coloniale, les appellations changent en fonction de la nationalité des explorateurs. Dans tous les cas, il s'agit de dénominations faisant référence au monde maritime, basées sur les traits saillants d'un territoire exploré depuis la mer. Les toponymes font presque systématiquement référence à une formation rocheuse – aujourd'hui connue comme la *Pedra do Moleque* – située au pied d'une falaise et qui servait de point de repère aux marins. Pour Francisco MARINHO (1997, 7), le premier nom du village aurait été *Itacoatiara*, qui signifierait « pierre colorée » en tupi. On retrouve également les noms de *Ponta Verde* – « pointe verte » en portugais – et *Oratapiry* – « village de l'homme blanc » en tupi, peut-être en référence aux corsaires français qui vinrent très tôt y prélever le bois-brésil²⁵. Le nom actuel de « Pipa », d'origine portugaise, serait une référence à la forme singulière de la *Pedra do Moleque*, qui ressemble à un grand tonneau de vin (*pipa* signifiant « barrique » en portugais). C'est donc encore une fois la dénomination portugaise qui l'a emporté sur les références tupies, qui restent largement absentes dans l'imaginaire touristique du village.

La présence indigène est également absente des récits des habitants contemporains, qui insistent davantage sur l'histoire des premiers colons et immigrants, leurs ancêtres. Ils n'hésitent pas à édulcorer le mythe des origines, chacun y allant de son imagination à partir du récit qui lui a été transmis par les générations antérieures. Ainsi, le grand-père de Dona Domitila Castelo (85 ans) aurait été « l'un des premiers habitants du village » (CANTALICE, 2010, 175). « Contrebandier italien » ayant fui l'Europe avec des « coffres remplis d'or », il aurait choisi de s'installer sur cette partie de la côte pour faire du « commerce itinérant » [*mascatear*]. Dans cette version, l'ancêtre est présenté à la fois comme un pionnier et comme un individu rebelle, défiant les autorités de son pays d'origine, traversant les océans pour « s'installer » sur la côte (et non pour « coloniser »). Ormuz Simonetti tient une version encore plus romantique de l'arrivée du grand-père de Dona Domitila, le « Vieux Castelo », qui n'est pas ici Italien, mais Portugais :

« Le portugais José Castelo da Silveira est arrivé vers 1800. Il était commandant d'un navire qui transportait des marchandises entre le RN et Recife. Les histoires répétées par oral racontent que, quand le Vieux Castelo a débarqué sur la plage, il vit passer une demoiselle très mignonne qui retint beaucoup son attention. Il demande à quelqu'un présent : « Serait-il possible que le père de cette jeune femme me donne sa main en mariage ? ». L'interrogé répondit par l'affirmative et, après avoir reçu l'approbation du futur beau-père, il voyagea au Portugal où se trouvait sa famille avec la promesse de revenir promptement pour le mariage. Trois mois plus tard, ils étaient mariés. La jeune femme s'appelait Rita Gomes « Cobrinha ». C'était la fille de José Gomes de Abreu, ancien habitant de la communauté ». (SIMONETTI, 2012, p. 35)

Dans un entretien individuel, Francisco Marinho insiste sur le fait que toutes les familles *natives* de Pipa descendraient d'un même tronc familial : les Gomes de Abreu. Par cette affirmation, il laisse entendre que l'unité de la communauté *native* est fondée sur une seule et même souche de parenté :

« Les informations dont on dispose montrent que toutes les familles les plus importantes de Pipa descendent de ces Gomes de Abreu. Ils venaient de Ponte Vedra, un petit village au nord de l'Espagne. Parmi ces Gomes de Abreu, c'est clair qu'il devait y avoir des Indiens, même si on n'a plus de référence. C'est de ces Gomes de Abreu que se sont ramifiées toutes les familles ». (Francisco Marinho, entretien du 11.07.2011)

Les Gomes de Abreu auraient été rejoints tout d'abord par les Castelo (commerçants portugais ou contrebandiers italiens selon les versions) puis par d'autres familles comme les Silveira (qui seraient devenu Silva après une erreur d'orthographe du notaire local), Marinho, Hermógenes, Costa, Fidelis, Torres, Pegado, etc. Avant de s'installer à Pipa, ces familles étaient originaires d'autres localités côtières ou de l'intérieur des terres. Leurs migrations ont été motivées par les bouleversements économiques et climatiques successifs de la région qui ont fait converger une grande variété de populations sur le littoral. Ainsi, les Costa auraient été des agriculteurs du *sertão*, les Fidelis des travailleurs ruraux issus de Bananeiras (Paraíba), une zone de plantation sucrière, les Torres auraient été des négociants originaires de Santana dos Matos (dans l'intérieur de l'État) arrivés à Pipa suite à la sécheresse de 1877, etc. Bien que les habitants *natifs* semblent parvenir à se situer mutuellement dans la constellation des familles locales, le caractère ambilinéaire²⁶ de la descendance, l'usage permanent de surnoms et le manque de fiabilité des registres civils locaux rendent quasiment impossible l'établissement de généalogies formelles. Les enquêtés eux-mêmes ont souvent du mal à identifier les liens qui les unissent les uns aux autres. Ce contexte diffère en cela des travaux de sur les familles de l'oligarchie nordestine (LEWIN, 1965), où l'on n'aurait jamais l'idée d'abandonner son noble patronyme pour un sobriquet d'emprunt. Ici, on constate rapidement à travers les témoignages des habitants qu'il s'agit de parentèles étendues, composées de multiples « troncs » familiaux. Par conséquent, l'idée souvent entendue selon laquelle la communauté native de Pipa aurait été « une seule et même famille » semble davantage relever d'une « idéologie égalitaire » que d'une question strictement généalogique, un procédé narratif visant à recréer une unité là où règne en réalité une grande dispersion. Pour KOTTAK (1992), cette « fiction généalogique » est un moyen de préserver les bases symboliques d'une solidarité communautaire entre les habitants *natifs* en dépit des différences économiques et sociales. En effet, le fait d'appartenir à une même famille oblige les individus les mieux lotis à venir en aide aux plus pauvres.

La diversité locale se traduit également dans le milieu économique. Contrairement au discours du sens commun touristique qui tend à faire de la pêche l'unique activité traditionnelle, les témoignages recueillis font état d'un grand nombre d'activités. Plus qu'un village de pêcheurs, Pipa était aussi un lieu de commerce maritime. Dès le XVI^e siècle, les « corsaires français » ont été les premiers à faire commerce avec les Indiens *potiguars* pour extraire le bois-brésil. La région de Pipa était une aire particulièrement favorable à l'exportation de bois du fait de ses baies naturelles qui permettaient aux navires d'accoster à l'abri des vents forts et des courants. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui aurait donné le nom à la « *Praia da Madeira*²⁷ » (*madeira* signifiant bois en portugais), également décrite par Hélio Galvão comme « le port des Français » (GALVAO, 1999, 107). Sibaúma est également connue pour avoir abrité un petit port français, protégé par les Indiens avec qui ils commerçaient : « les Français avaient là-bas un port assez fréquenté, traitant ouvertement sans aucune répression avec ces gens » (GALVÃO, 2006, 337). On produisait également du

ricin [*mamona*], soit sous une forme brute (graines) soit sous la forme d'une huile utilisée pour toutes sortes de mélanges, en particulier pour la construction. C'est aussi depuis les ports de Pipa et Tibau que s'expédiaient le sucre brun et l'eau-de-vie de canne des *engenhos* de la région, en plus d'autres denrées agricoles (fruits et légumes essentiellement). À une époque où les routes étaient quasi inexistantes, le transport de marchandises était en effet une activité de première importance. Pipa disposait ainsi de plusieurs entrepôts pour stocker ces marchandises et était reconnue pour ses ateliers de construction de navale (SIMONETTI, 2012, 155-156). À cette variété d'activités maritimes, il faut ajouter que la pêche a connu d'importantes transformations au cours du XXe siècle : les avancées techniques majeures (la motorisation, la réfrigération), l'industrialisation, l'essor de la pêche à la langouste (avec ses périodes fastes et ses crises de surpêche), la généralisation des élevages de crevette, l'institutionnalisation du métier de pêcheur avec l'accès des « travailleurs de la mer » aux droits sociaux (1941), la création de la SUDEPE (1967) et la création des colonies de pêcheurs sous l'égide de la Marine Nationale, l'instauration des régulations administratives, etc. (LOLOUM, 2015, 175-181). Autant de mutations du monde maritime, longuement étudiées par les anthropologues de la deuxième moitié du XXe siècle, qui ont accéléré le processus de différenciation au sein des populations du littoral, permettant à de nouveaux « patrons de la mer » (LANNA, 1995) d'améliorer leur statut social et d'investir de nouveaux secteurs comme le commerce, l'administration publique, la politique ou le tourisme.

CONCLUSION

Contre les représentations statiques de la communauté locale, les différents éléments historiques relevés ici évoquent l'intense activité économique de la région côtière avant le tourisme. Sans pour autant minimiser la singularité de la croissance touristique vécue à partir des années 1980-90, ces données aident à saisir l'influence des forces historiques antérieures dans la structuration de la société locale actuelle. Tous les agents sociaux n'ont pas eu les mêmes capacités à tirer profit des opportunités touristiques, parce que justement ils n'occupaient pas les mêmes postes de travail avant l'arrivée du tourisme. Comme dans les cas de communautés littorales étudiés par FORMAN (1970), KOTTAK (1992) ou LANNA (1995), la compréhension du type de relations – tantôt de subordination directe, tantôt d'autonomie relative ou d'interdépendance asymétrique – que la communauté de Pipa entretenait avec l'arrière-pays agraire (et ses fiefs sucriers) est essentielle pour comprendre le positionnement de ses habitants face à une force de changement nouvelle comme le tourisme.

Ceux qui parlent du passé en parlent toujours depuis un point de vue socialement situé. Celui de Francisco Marinho exprime le point de vue d'une élite *native* ancrée à Pipa et qui tend à minimiser l'importance des liens étroits avec les élites rurales environnantes. Ormuz Simonetti exprime le point de vue de l'élite régionale qui tend à gommer les conflits sociaux avec la population locale. Le discours d'Hélio Galvão, repris par son fils Dácio, arbore plutôt un point de vue d'érudit ethnologue qui les rapproche davantage des intellectuels modernistes et de l'élite culturelle de Natal que des groupes sociaux qu'il décrit. Tous ces discours portent un héritage et une identité qui tendent à conforter la place des interlocuteurs dans la société locale, dans un mélange de proximité et de distance, d'appartenance et d'autorité.

Contrairement à la version publicitaire-touristique laissant entendre que la « communauté locale » n'était constituée que de pêcheurs, on comprend par recouplement historique que la société locale était autrement plus complexe. Il y avait à Pipa des commerçants, des propriétaires terriens, des pêcheurs, des

artisans (...), une variété de catégories socioprofessionnelles pouvant renfermer à leur tour une variété d'échelons et de statuts. L'histoire de ces populations nous invite ainsi à penser les campagnes et le littoral nord-est non pas comme des isolats, mais bien comme des mondes interdépendants et en constante interaction.

NOTES

¹ Cet article est extrait du troisième chapitre de ma thèse de doctorat (LOLOUM, 2015a) intitulé « Des villages sans histoires : Pipa et Tibau au temps des plantations » (p.133-184) et portant sur l'histoire de Tibau do Sul avant l'avènement du tourisme.

² « The fisherfolk of the Kelantan coastal area live side by side with people of other occupations, including agriculturists; have economic relations through leasing land or its product to them; and do in some limited areas plant rice themselves. Moreover, they have elaborate and intimate social relations with the agricultural sector of the population. Such a peasant economy is not necessarily either a closed economy or a pre-capitalist economy in the literal sense of these terms. It commonly has external market relationships. There is production of a limited range of capital goods, with some degrees of individual control over them; there is some lending of them out to people requiring them, and interest in commodity or money form may exist as an economic category » (FIRTH, 1966, 5).

³ Pour une synthèse des discussions en anthropologie maritime au Brésil, voir DIEGUES (1999).

⁴ Pour une analyse des recompositions sociales à Pipa suite à l'avènement du tourisme, voir LOLOUM (2015b).

⁵ Potiguar : nom donné aux habitants du Rio Grande do Norte.

⁶ Il justifie ce rapprochement biblique par la distance des Arembepeiros vis-à-vis des puissantes élites régionales et des *middlemen* opportunistes : « How can I possibly liken Arembepe to paradise? The reason is that its people were, in my judgement, much luckier than other lower-class Brazilians I have seen and read about – people who must contend with at least as many of the disadvantages of poverty while lacking the benefits of full employment (for men, at least), insulation from state demands, production for subsistence as well as cash, and egalitarian social relations. We have seen that the people of Arembepe were shielded from outside interference in their lives. Powerful outsiders didn't care much about these remote villagers. There was no one to tell them they should pay taxes, join the army, or fill out government forms. Disputes were settled informally, and no one ever got arrested. Rarely did a priest arrive to tell villagers they were sinners and would burn in hell. Arembepeiros relied only minimally on supplies produced outside their municipality » (KOTTAK, 1992, 71).

⁷ Une attitude « spontanément » ouverte et amicale qui n'a pas manqué d'attirer les hippies à Arembepe, dans la foulée d'illustres visiteurs tels que Janis Joplin, Mick Jagger ou encore Roman Polanski (KOTTAK, 1992, 36).

⁸ Avec la dépendance patronale, les paysans sont forcés d'échanger avec un supérieur social, tandis qu'avec le patronage de type clientéliste, les groupes sociaux dominés peuvent encore choisir les « bienfaiteurs » auxquels ils vont offrir leurs services et leur loyauté (FORMAN, 1975, 69).

⁹ Benoît de L'Estoile définit « l'érudition locale » comme une activité « qui met en œuvre des savoir-faire qui sont pour une part analogues à ceux qu'utilisent les historiens professionnels, mais relèvent aussi des beaux-arts, de l'architecture, de la géographie, de la littérature, du folklore, de l'archéologie, etc. (...) le terme « d'érudition locale » n'a ici aucune connotation négative, mais désigne seulement un domaine de savoir plus diversifié que l'histoire au sens universitaire » (L'ESTOILE, 2001, 124).

¹⁰ Publiées de façon périodique dans le journal *Tribuna do Norte*, elles seront compilées dans le livre intitulé *La Plage de Pipa au temps de mes grands-parents* paru en 2012.

¹¹ « Endogamous marriage consolidated property, especially land, in the context of a partible inheritance system dedicated since medieval times to fragmenting property equally among direct lineal descendants. The complementary practices of marriage between sibling sets or between a widowed individual and a sibling of the deceased

spouse (an affinal preference approximating the sororate or the levirate) also perpetuated conservation of the family group's patrimony beyond the advantages presented by mere cousin marriage » (LEWIN, 1965, 274).

¹² « The rising frequency of exogamous marriage reflected the need to recruit talented 'strangers' as resourceful brothers-in-law who could be incorporated for the greater political utility and security of the group » (LEWIN, 1965, 290).

¹³ Il a publié plusieurs biographies de personnages historiques et religieux du Rio Grande do Norte en travaillant sur des archives rares localisées au Portugal et au Vatican.

¹⁴ Voir par exemple le documentaire *Pipa praia em poesia* (Mary Land BRITO, 2005).

¹⁵ Lui-même issu d'une famille d'agriculteurs, il se forme à l'École Militaire de Fortaleza où il côtoie les fils de l'élite politique nordestine.

¹⁶ Pour une bibliographie complète, voir COSTA (2007).

¹⁷ Mouvement culturel apparu à la fin des années 1960 en réaction au régime militaire. Représenté par des chanteurs tels que Caetano Veloso, Gal Costa, Tom Zé ou Gilberto Gil, le tropicalisme adapte le psychédéisme et le courant hippie à la réalité brésilienne.

¹⁸ Le journal *Tribuna do Norte* a été fondé par Aluisio Alves, *InterTVCabugi* par le frère d'Aluisio Alves.

¹⁹ Il a été rendu célèbre par le documentaire du cinéaste Eduardo Coutinho intitulé « Teodorico, empereur du Sertão » (1978).

²⁰ Je n'ai pas évoqué l'histoire de l'origine de Sibaúma, cet ancien refuge d'esclaves dont la légende raconte qu'il aurait été peuplé par des rescapés d'un navire négrier. Je renvoie pour cela à la lecture de CAVIGNAC (2006) qui en propose une analyse historique et anthropologique exhaustive, ainsi que LINS et LOLOUM (2012).

²¹ Ancien nom du municípe de Nisia Floresta.

²² L'ancienne carte publiée par un écrivain hollandais du XVII^e siècle rend compte de la configuration du territoire autour du Guarairas avant l'ouverture du canal et l'inondation. Les noms de différentes localités sont déjà facilement identifiables sur cette carte datant de 1647 : *Guiraraira* (Guarairas), *Goiana* (Goianinha), *Paranambuce* (Pernambuquinho), *Ponta de Pipa*, *Çobauma* (Sibaúma), *Icatu* (Catu), *Iacu* (Jacu), *Tarairi* (Trairi), etc.

²³ « Une nuit d'avril, les eaux firent irruption, incoercibles, et emportèrent le village, ne laissant derrière elles que le bout de la rue où se trouvait l'église et les quelques maisons en amont. Ce fut une nuit d'horreur » (GALVÃO, 2006, 181).

²⁴ Au Brésil, le district est la plus petite unité administrative. Bien qu'il ne soit doté d'aucun pouvoir politique, le district est reconnu comme contenant un foyer important de population, ce qui justifie l'implantation de certains services publics (école, poste, police) et peut constituer un préalable à la création d'un nouveau municípe.

²⁵ Bois exotique ayant donné son nom au pays qui une fois séché et pulvérisé permet d'obtenir une teinture rouge.

²⁶ Même si le plus courant est que ce soit le nom du père qui soit transmis à l'enfant, il n'est pas rare que ce soit le nom de la mère qui prévale, dans le cas de mères célibataires ou lorsque la mère est une personnalité importante de la communauté.

²⁷ Connue aujourd'hui sous le nom de *Praia do Madeiro*.

REFERENCES

AIRES, Jussara Danielle Martins. Histórias e relatos sobre Pipa: a praia internacional do Rio Grande do Norte. Dissertação de Mestrado. Programa de Pós-graduação em Ciências Sociais. Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Natal, 2012.

ALVARENGA, Oneyda. Explicações. In. M. Andrade, Os Cocos. Belo Horizonte: Itatiaia. 2002.

CANTALICE, Tiago. Dando um banho de carinho! Os caça gringas e as interações afetivo-sexuais em contextos de viagem turística (Pipa –RN). Dissertação de Mestrado. Programa de Pós-Graduação em Antropologia. Universidade Federal de Pernambuco, Recife, 2009.

- _____. À rotina antes do paraíso: narrativas sobre a história de um destino turístico potiguar. *Cadernos de Campo*, 19, p.173-196, 2010.
- CAVIGNAC, Julie. A etnicidade encoberta: 'Índios' e 'Negros' no Rio Grande do Norte, *Mneme*, 5(8), 2003.
- CORBIN, Alain. *Le territoire du vide : l'Occident et le d'Esir du rivage, 1750-1840*. Paris: Aubier, 1989.
- COSTA, Gilmara Benevides. *O canto sedutor de Chico Antônio*. Natal: EDUFRN, 2004.
- _____. Hélio Galvão. *O saber como herança*. Natal: Moura Ramos, 2007.
- COSTA, Leopoldina Marinho da. *Passos da Minha Vida*. Natal: Sebo Vermelho, 2002.
- COUSIN, Saskia. *Aux miroirs du tourisme. Ethnographie de la Touraine du sud*. Paris: Descartes et Cie, 2011.
- DIEGUES, Antônio Carlos. *Pescadores, camponeses e trabalhadores do mar*. São Paulo: Ática, 1983.
- _____. A sócio-anthropologia das comunidades de pescadores marítimos no Brasil. *Etnográfica*, 3 (2), 361-375, 1999.
- DANTAS, Eustógio. *Maritimidade nos trópicos – por uma geografia do litoral*. Fortaleza: Edições UFC, 2009.
- FIRTH, Raymond. *Malay Fishermen: Their Peasant Economy*. New York: Norton Librar, 1966.
- FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits (1984), Tome IV, « Des espaces autres »*, p.752-762, Paris : Gallimard, 1994.
- FORMAN, Shepard. *Camponeses: sua participação no Brasil*. Rio de Janeiro: Paz e terra, 1969.
- _____. *The Raft Fishermen: Tradition and Change in the Brazilian Peasant Economy*. Indiana: Indiana University Press, 1970.
- _____. *The Brazilian Peasantry*. New York: Columbia University Press, 1975.
- GALVÃO, Hélio. *História da Fortaleza da Barra do Rio Grande*. Natal: Fundação Hélio Galvão, 1999.
- _____. *Cartas da Praia*. Natal: Fundação Hélio Galvão, 2006.
- GARCIA JR., Afrânio. *Libres et Assujettis*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989.
- GEISTDOERFER, Alette. *Anthropologie Maritime : Appropriation Technique, Sociale et Symbolique des Ressources Maritimes*. Paris: CNRS, 1989.
- HEREDIA, Beatriz. *À Morada da Vida: Trabalho Familiar de Pequenos Produtores do Nordeste do Brasil*. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1979.
- KOTTAK, Conrad. *Assault on Paradise: Social Change in a Brazilian Village*. New York: McGraw-Hill, 1992.
- LANNA, Marcos. *À Dívida divina. Troca e patronagem no nordeste Brasileiro*. Campinas : Unicamp, 1995.
- L'ESTOILE, Benoît de. *Le goût du passé : érudition locale et appropriation du territoire*, *Terrain*, 37, p.123-138, 2001.
- LEWIN, Lynda. *Some Historical Implications of Kinship Organization for Family-Based Politics in the Brazilian Northeast*. *Comparative Studies in Society and History*, 21(2), p.262-292, 1979.
- LINS, Cyro. *O zambê é nossacultura. O coco de zambê e a emergência étnica em Sibaúma, Tibau do Sul-RN*. Universidade Federal do Rio Grande do

Norte, Centro de Ciências Humanas, Letras e Artes, Pós-graduação em Antropologia Social, 2009.

LINS, Cyro ; LOLOUM, Tristan. Um quilombo a beira-mar: histórias de expropriação fundiária no litoral turístico potiguar. *Vivência: Revista de Antropologia*, 1(39), p.141-163, 2012.

LOLOUM, Tristan. Derrière la plage, les plantations. *Ethnographie d'une « situation touristique » dans le Nordeste brésilien : le cas de Tibau do Sul, RN*. Tese de doutorado em Antropologia Social e Estudos do Turismo, co-orientação Universidade de Lausanne / Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 2015a.

_____. La situation touristique. Reconfigurations sociales dans une station balnéaire brésilienne. *Tsantsa*, 20, p.163-167, 2015b.

MARINHO, Francisco Fernandes. Praia de Pipa na Cartografia norte-riograndense nos séculos XVIe XVII. Natal: Mimeo, 1998.

_____. Literatura da Praia de Pipa. Natal: Auteur, 2007.

MARINHO, Maria Segunda. Minhas Oitenta Primaveras: memórias. Natal: Sebo Vermelho, 2002.

PICARD, Michel. Bali : vingt ans de recherches. *Anthropologie et Sociétés*, 25 (2), p.109-127, 2001.

SIGAUD, Lygia. Greve nos engenhos. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1980.

SIMONETTI, Ormuz Barbalho. Genealogia dos troncos familiares de Goianinha-RN. Natal: Auteur, 2008.

_____. À Praia de Pipa do tempo dos meus avos. Natal: Nave da Palavra, 2012.

WOLF, Eric. Peasants. Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1966.

_____. Europe and the People Without History. Berkeley: University of California Press, 1982.